

Celui-ci, pour toute réponse, le baisa au front avec une profonde tendresse.

— Ah ! je le savais bien... tu es toujours le même... s'écria Jean triomphant. Reste encore un peu, pria-t-il en pleurant, comme le religieux semblait vouloir se retirer. — Je vais être bien sage, bien tranquille. Reste avec moi, jusqu'à ce que papa revienne de la conférence. Assieds-toi près de mon lit pour que je puisse le voir mieux.

Le jeune Frère Prêcheur ne put résister à cette prière.

Il s'assit près du lit où l'enfant était retombé dans une sorte de somnolence, et, le front appuyé au chevet, il contempla longuement, tristement, l'innocent martyr qui souffrait indolument, mais dont les lèvres ne proféraient aucune plainte.

Un instant sa passa ainsi dans le silence.

— Oncle Max, — murmura soudain Jean, d'un accent dont la gravité fit tressaillir le dominicain ; — oncle Max, si je meurs, tu prieras pour moi comme j'ai prié pour ma chère maman... Tu prieras, dis ?.. Papa ne prie jamais, lui.

Quelle effroyable accusation dans ces deux mots prononcés avec une inflexion si tendre, si aimante !..

Le religieux frissonna.

— Dors, enfant, repose sans crainte. Je prie sans cesse pour toi et pour ton père.

— Pour papa ?..

Son œil abattu, fugitivement ranimé par une lueur d'étonnement, se fixait sur son oncle.

— Mais... il ne croit pas en Dieu. Il dit qu'il n'y a pas de Dieu.

Une pâleur mortelle couvrit les traits du jeune prêtre. Son bras, dans un geste d'instinctive protection s'étendit au devant de l'enfant, comme pour le retenir sur le bord d'un abîme brusquement entrevu.

— Mon Dieu... — murmura-t-il tout bas avec effroi.

Le petit Jean s'agitait péniblement.

— Ah ! j'ai bien mal, oncle Max, — soupira-t-il, — et j'ai bien soif.

D'une main, le religieux le souleva doucement, tandis que, de l'autre, il lui présentait une potion calmante. Après l'avoir bue, accablé de faiblesse, le petit malade s'assoupit de nouveau.

Alors, agenouillé à son chevet, le jeune dominicain reprit sa douloureuse méditation.

Il était toujours croyant et pur le

cœur de l'enfant qui, naïvement, se recommandait aux prières de son oncle, puisque, à cet égard, il n'osait rien attendre de la tendresse, pourtant passionnée, de son père. Mais combien de temps encore conservera-t-il sa foi, au milieu des effrayants enseignements qu'il recevait ?..

Qu'était donc Daniel Hersaint, le père de cet intéressant petit Jean ?

Tout le monde le connaissait, sinon de vue, du moins par ouï-dire ; car c'était un éloquent conférencier auquel ses doctrines audacieuses, et la séduction de sa parole avaient

valu une redoutable célébrité.

Socialiste et athée, il aurait pu prendre pour sienne la devise fameuse d'un des chefs disparus de son parti : "Ni Dieu, ni maître."

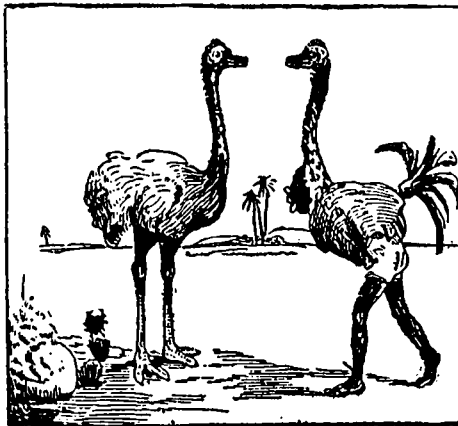
Et, en ce moment même, l'immense salle publique où il donnait une conférence ayant pour titre : "Des preuves de la non-existence de Dieu," avait peine à contenir la foule accourue pour l'entendre.

Il exposait ses dangereuses théories avec une fallacieuse clarté qui éblouissait.

*A continuer*

### Comment le Chasseur

peut devenir Gibier.



Un bon nègre africain vient d'apercevoir une autruche qui flâne, sans songer à mal, non loin de sa hute. "Il me faut ses plumes, dit-il ; je les vendrai aux Européens, et ceux-là me donneront en échange de belles boucles d'oreilles en cuivre pour ma femme et beaucoup d'eau de feu pour moi."

Mais, comme il n'a ni cheval pour atteindre cet oiseau gigantesque, ni fusil pour l'abattre, il recourt à la ruse et se déguise tout bonnement en autruche.

L'autre... ne se doutant de rien, se laisse approcher, et la cueillette commence. Il y a bien, de la part du plumé, un certain étonnement. C'est la première fois de sa vie qu'il lui arrive d'être dépouillé de si étrange façon, et par un confrère encore. Mais les autruches sont naïves ! Ne se croient-elles pas en sûreté lorsqu'elles ont caché leur tête derrière un caillou ?.....

Tout-à-coup la scène change. Un deuxième nègre arrive, tout surpris de voir deux oiseaux gigantesques, le matin, il n'a relevé la piste que d'un seul. Il s'est muni d'une bonne provision de flèches bien pointues, et il en décoche une demi-douzaine au confrère surpris, qui prend ses jambes à son cou et se sauve au plus vite, abandonnant sur le terrain les belles plumes sur lesquelles il comptait tant pour embellir sa noire moitié et se mettre lui-même en fête.

Telle est la vie, en Afrique comme ailleurs. On ne doit jamais crier victoire sans avoir gagné la bataille..... jusqu'au bout.

En toute chose il faut considérer la fin.